

Archives et Musée de la Littérature : www.aml.cfwb.be

Textyles : <http://www.textyles.be/>

(Chronique parue dans : Textyles, n° 32-33, 2007, p. 235-237)

Le Fonds « Madeleine Renaud-Thévenet »

En 1998 paraît aux éditions Dricot, *Palette et Paroles*, livre d'hommage aux carrières artistiques de la comédienne Madeleine Renaud et du peintre Pierre Thévenet. L'ouvrage est rédigé par René Ducoffre, beau-fils du couple, lequel reproduit de nombreuses photographies et pièces d'archives et joint un CD sur lequel sont gravées différentes prestations du « chœur parlé » de Madeleine Renaud, les Renaudins. L'ingénieur du son des AML, Daniel Vanmeerhaeghe, ayant prêté son concours pour la réalisation du CD, René Ducoffre décide, en retour, de faire don des archives familiales à l'institution.

Quantitativement modeste, ce fonds séduit par sa richesse et son homogénéité. Classés en partie selon la logique rédactionnelle du livre, en partie arbitrairement, les documents confiés au Musée de la Littérature – manuscrits, lettres, photographies, livres, partitions... – seront, par souci de clarté et de conservation, reclassés et dissociés en deux sous-ensembles relatifs, l'un à la carrière du peintre Pierre Thévenet (et accessoirement à celle de ses parents, Alphonse et Cécile), l'autre à Madeleine Renaud. Si les documents se rapportant au mari ne sont pas négligeables (lettres d'Oscar Delvigne, Guillaume Lekeu, René Lyr, carnets de croquis...), ce sont les papiers de l'épouse qui forment l'essentiel du don.

Quelle fut la carrière de cette artiste?

Stocq de son vrai nom, Madeleine Renaud naît à Salzinne en 1886. Vers l'âge de trois ans, elle gagne Bruxelles où la conduit une famille endeuillée par la mort de la mère. Mise en pension en Angleterre dans un collège privé, l'adolescente étudie, joue au cricket, récite Shakespeare... Elle rejoint enfin la Belgique où elle rencontre Pierre Thévenet qui se destine à la peinture et travaille dans une librairie spécialisée en musique. Ils se fixent, juste après la Première Guerre mondiale, à Paris. Ce sera une lune de miel même si les conditions de vie sont difficiles. Pierre peint beaucoup Madeleine fait ses premières classes en art dramatique chez Jacques Copeau, au *Vieux-Colombier*, où elle conservera de nombreuses amitiés.

En 1924, elle rentre définitivement à Bruxelles, préférant une charge de professeur à une carrière de comédienne. De son expérience chez Jacques Copeau, elle dira : « j'ai vécu dans un coude à coude quotidien avec le maître, et je l'ai aidé, à mon rang, dans ses recherches »¹.

¹ DUCOFFRE (René), *Palette et paroles. Les carrières parallèles de deux artistes du début de ce siècle, Pierre Thévenet et Madeleine Renaud-Thévenet*. Liège, Editions Dricot, 1998, p. 372.

Pendant quelques années toutefois, la jeune femme tâtonne, hésitant entre Paris et Bruxelles, se partageant entre le professorat et les planches. Elle renonce ainsi, en 1920, à une charge de professeur à l'Académie de musique de Saint-Gilles. Elle refuse aussi, en 1921, un rôle chez Jules Delacre, au tout nouveau *Théâtre du Marais*. Si elle ouvre, le 1er octobre 1921, un cours privé chez ses parents, Boulevard Militaire, à Bruxelles, et si, elle donne, à partir de septembre 1923, cinq heures de diction par semaine dans une école normale moyenne de l'État, sa carrière de professeur ne prend définitivement son envol qu'en 1925, lorsqu'elle obtient une charge de professeur de déclamation² au Conservatoire de Bruxelles, institution où elle a déjà siégé plusieurs fois comme membre du jury pour les Concours de fin d'année.

Alors qu'elle n'a pas trente ans, Madeleine rechigne toutefois à se contenter d'une tâche professorale strictement balisée. Elle a « l'âme » d'une meneuse et réunit périodiquement élèves et amis pour donner des spectacles, des récitals... Son premier groupe, dont le nom nous est inconnu, interprète, en 1923, trois petites pièces de théâtre dans l'atelier du peintre Marcel Jefferys. L'ensemble suivant, *La Lanterne*, se produit en mars 1925 lors d'une causerie de Jacques Copeau à Bruxelles. Puis vient *Le Petit Théâtre* de 1927 à 1931, et, pour une unique prestation semble-t-il, le 10 mars 31, le *Studio d'Art Dramatique du Palais des Beaux-Arts*.

En parallèle, l'artiste donne de nombreux récitals solo de poésie, collaborant avec la Section d'Art du Parti Ouvrier Belge, l'Association des concerts du Conservatoire royal de Bruxelles, la Fondation Universitaire ou encore se produisant dans le cadre d'hommages, comme ceux rendus respectivement à Blaise Cendraris en 1927 et à Paul Claudel en 1946.

En 1932 se réalise enfin la fusion féconde de ses activités professorales et de ses essais de mises en scène. Poésie et dramatisation s'unissent au sein d'un « chœur parlé » issu de sa classe de déclamation, chœur qui s'appellera *Les Renaudins* et fera sa renommée. Le principe est simple, du moins en apparence : onomatopées, cris, mots chuchotés ou criés sont repris en cadence, s'épaulant, se chevauchant pour mettre en voix un poème ou créer une ambiance. Il ne s'agit ni de chant, ni de déclamation mais d'une orchestration de voix féminines et masculines.

Le travail exige technique, concentration et engagement. Charles Plisnier écrit dans son discours de réception à la Libre Académie de Belgique, dite Académie Picard³ : « J'ai vu avec effroi ce manuscrit où chaque mot, et presque chaque son, avait été, par vous, pesé, mesuré, annoté [...] ». Un hommage paru dans *Le Rouge et le Noir* en mars 1934 et intitulé « Quelques siècles de chansons parlées » précise : « Avec beaucoup de sagesse, Madeleine Renaud applique la règle unique, l'équilibre éternel de la récitation. Le corps est la force de soutien, de continuité et de sérénité. À la physionomie, de s'animer ; à la voix, de voler. Rares sont les gestes et impitoyablement mesurés ; guidés et multipliés par le regard, les traits du visage disent le mouvement intérieur des chansons auquel les accents, les pauses et les

² En 1934, et pour un temps seulement, elle assumera aussi, en remplacement de « M. Copeau, démissionnaire », le cours d'art dramatique de six heures par semaine. Pendant la Seconde Guerre mondiale, elle accepte une charge de professeur au « Cercle Auguste Marin » et devient la collaboratrice de Charles Van Reepinghen, animateur de la Conférence du Jeune Barreau.

³ Le texte en est paru dans *L'Avant-Garde* du 12 juin 1935.

modulations de la diction donnent leur dessin le plus net, le plus varié, le plus définitif. »⁴

Parmi les principales réalisations des *Renaudins*, signalons les mises en voix de *Déluge* et de *Périple*s de Charles Plisnier, respectivement en 1933 et en 1936, les orchestrations d'atmosphère de *L'Otage* et des *Choéphores* de ou adapté par Paul Claudel (1934 et 1935) ainsi qu'en 1937, *La Mort d'un Tyran* de Darius Milhaud d'après un texte de Lampride traduit par Diderot. Claudel, qui retrouve là un procédé du théâtre japonais, se montre particulièrement enthousiaste.

Fait remarquable, Madeleine travaille des poésies tant d'inspiration socialiste que religieuse ; elle valorise des inconnus comme de grands noms. Si elle privilégie poésie et musicalité, et non telle ou telle chapelle, elle sait prendre position lorsque les circonstances l'exigent. Les *Renaudins* interprètent le *Psaume* de David, un texte d'Isaïe et des poèmes juifs en avant-première d'une conférence d'Henry Torrès donnée en 1933 et intitulée *Contre l'antisémitisme hitlérien*.

Décorée chevalier de l'Ordre de la Couronne, le 15 novembre 1934, reçue à la Libre Académie Picard en mars 1935, honorée du grade de chevalier de l'Ordre de Léopold, le 15 novembre 1942 (avec officialisation le 10 mars 1946, à cause de la guerre), Madeleine Renaud reçoit la médaille civique de 1^{re} classe, le 15 mars 1950 pour plus de vingt-cinq ans de carrière artistique. Elle est faite officier de l'Ordre de la Couronne, le 15 novembre 1950.

Elle décède en 1963. Selon ses vœux, sa nécrologie ne mentionne aucune de ses décorations.

La qualité et la diversité de la correspondance qui est échue aux AML attestent la profondeur des contacts de cette grande dame et son travail inlassable. S'y retrouvent des lettres d'hommes et de femmes de théâtre : Suzanne Bing, Léon Chancerel, Jacques Copeau (quarante-trois lettres !), Jules Delacre, Henri Fluchère, André Frère, Louis Jouvet, Adrien Mayer, Jehan De Meester, Raymond Rouleau, Georges Vitray... ; des missives d'écrivains : Pierre Bourgeois, Paul Claudel, Pierre Daye, Luc Durtain, Albert Giraud, Franz Hellens, Henri Michaux, Charles Plisnier, Jules Supervielle, Charles Vildrac, Robert Vivier... ; mais aussi de deux musiciens : Darius Milhaud et Wladimir Vogel ; d'un peintre : Pierre Paulus de Châtelet ; et d'un homme politique : Louis Piérard...

À ces trésors s'adjoignent de nombreux documents de travail (essentiellement des brochures annotées), une abondante revue de presse (avec coupures, affichettes, programmes...), ainsi que des ouvrages dédiés.

⁴ DUCOFFRE (René), *Palette et paroles. Les carrières parallèles de deux artistes du début de ce siècle, Pierre Thévenet et Madeleine Renaud-Thévenet*, op. cit., p. 180.

Pour en savoir plus :

ARON (Paul) et QUAGHEBEUR (Marc), « Le chœur parlé et les écrivains belges, de Picard à Plisnier », dans *Rue des Usines*, n°34-35, *Entre poésie et propagande. Charles Plisnier et les chœurs parlés en Belgique*. Bruxelles, printemps 1997, pp. 133-145.

DUCOFFRE (René). « Madeleine Renaud-Thévenet et le chœur parlé des Renaudins », dans *Rue des Usines*, n°34-35, *Entre poésie et propagande. Charles Plisnier et les chœurs parlés en Belgique*, op. cit., pp. 161-172.

DUCOFFRE (René), *Palette et paroles. Les carrières parallèles de deux artistes du début de ce siècle, Pierre Thévenet et Madeleine Renaud-Thévenet*. Liège, Editions Dricot, 1998.

Vincent RADERMECKER